Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 75 (1966)
Heft: 3

Artikel: Impressions marocaines
Autor: Reinhard, Marguerite
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683005

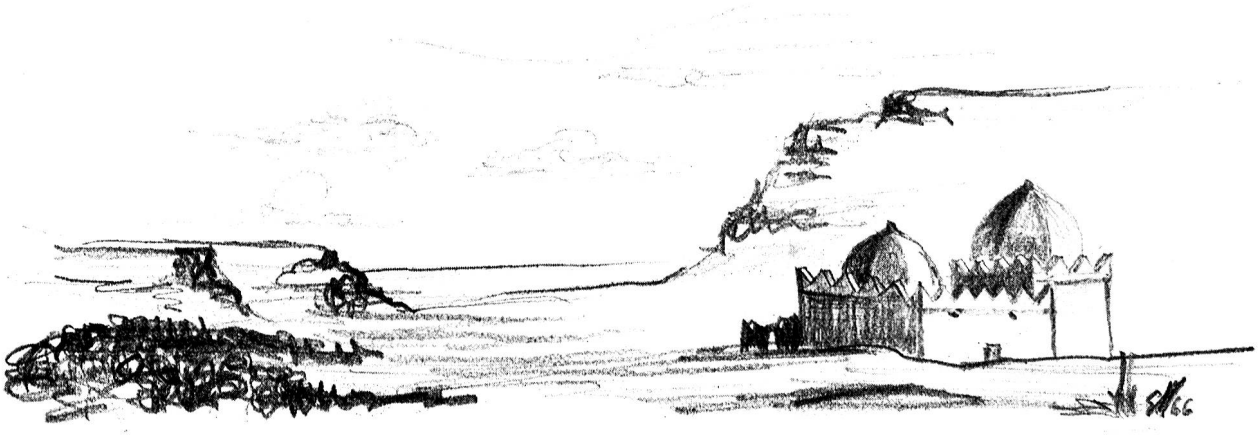
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Impressions marocaines

Marguerite Reinhard

Comme nous l'avons annoncé à quelques reprises déjà dans les colonnes de notre Revue, la Croix-Rouge suisse, désireuse elle aussi de s'associer au développement de sociétés sœurs de création récente a accepté d'assumer pour une période de cinq ans le « parrainage » du Croissant-Rouge marocain, qui souhaite développer son activité au vu des besoins particuliers du pays et en prenant exemple sur une société aînée dont l'expérience lui est nécessaire. Le Croissant-Rouge marocain, notamment, vise à améliorer son organisation aux échelons national, provincial et local, à former un grand nombre de jeunes secouristes volontaires et à créer des centres de « santé-secours » dans tout le pays.

L'aide de la Croix-Rouge suisse est en partie subventionnée par la Confédération suisse, au titre de la coopération technique. Elle consiste en particulier en la mise à disposition d'un Conseiller qualifié, de matériel didactique et de matériel sanitaire. Le rôle de conseiller a été confié à M. Ed.-A. Reinhard qui, de 1959 à 1962, dirigea les opérations d'entraide mises sur pied au Maroc en faveur des réfugiés algériens, puis des victimes des huiles frelatées, en 1960, et des victimes encore du tremblement de terre d'Agadir, en 1960 aussi. Deux ans plus tard, soit en 1962, M. Reinhard s'occupa du rapatriement des réfugiés algériens et de leur réinstallation dans leur pays. C'est dire que le Maghreb, ses habitants et ses us et coutumes lui sont tout spécialement familiers. Dans sa tâche de conseiller du Croissant-Rouge marocain qui lui incombe à ce jour, il est secondé par une secrétaire suisse à laquelle est entre autres dévolue la tâche de former du personnel administratif. Sa sœur, Marguerite Reinhard, qui fut pendant 15 ans rédactrice de notre revue de langue allemande lui a rendu visite en automne 1965. Ce n'était pas son premier voyage au Maroc et le carnet de route qu'elle a bien voulu rédiger à l'intention de nos lecteurs fait de fort intéressantes comparaisons entre le Croissant-Rouge marocain des années 1960 et celui de 1965, en train de réaliser la première phase de son « programme quinquennal de développement ».

La rédaction

Carnet de route

15 novembre 1965:

Il neige sur l'aéroport de Cointrin. Dans le hall de départ, des voyageurs en provenance de toutes les parties du monde attendent l'heure de l'envol. Une main sur mon épaule: c'est René Gardi, l'écrivain-globe-trotter bien connu. *« Votre but? »* — *Casablanca! « Tiens, le mien aussi ».*

Dans l'avion, peu de passagers. René Gardi a étalé une carte du Sahara sur deux sièges libres et montre du doigt les routes et les pistes qu'il compte emprunter pour se rendre jusqu'au Tafilalet marocain, puis à Colomb-Béchar, à Ablada, à Tamanasset, au Niger enfin, en vue d'y réaliser un film sur « La route du sel à travers les côtes sans eau larges de 700 kilomètres allant de Bilina à Agades ». Le mot de « Tafilalet » m'intéresse tout spécialement puisque c'est là que je me propose d'aller. Je demande à Gardi qui accepte d'emblée de bien vouloir prendre des photographies se rapportant aux deux problèmes numéro un du Tafilalet, aux deux

grandes plaies qui y sévissent: les mouches et le trachome.

16 novembre 1965:

Je flâne un peu dans Rabat en me rendant au Secrétariat central du Croissant-Rouge marocain, à la Rue Calmette. Dans les jardins, les bougainvilliers sont en fleurs. Des bandes d'enfants, leurs cartables sous le bras se rendent à l'école. Dans un parc public, une fillette essaie de tenir en équilibre sur une bicyclette de garçon. Rien à faire... elle tombe. En se relevant, elle rit: « *Ah! Madame, la balance!* »

— *Ah! Monsieur, la balance!* me suis-je dit moi aussi quelques minutes plus tard, en entrant dans le bureau du délégué de la Croix-Rouge suisse. Penché sur des notes, il s'efforce, en effet, d'établir la balance, un équilibre entre les recettes encore rares et les dépenses découlant du développement de cette Société de Croix-Rouge encore jeune.

Sans interrompre son travail, Edouard Reinhard me tend un dossier avec lequel je vais m'asseoir au soleil, sur l'escalier menant dans la cour. J'y trouve tout d'abord la liste des nombreuses tâches devant être accomplies au cours de la première année du plan quinquennal de développement. En regard de chaque point du programme: une remarque concernant ce qui a déjà été fait et ce qu'il reste à faire. Une liasse de documents donnent des détails sur les divers aspects du travail fourni et à fournir. Chacun de ces documents traduit les efforts faits, les résultats encore incertains. En les feuilletant, l'on s'aperçoit que le développement d'une société nationale encore très jeune et embryonnaire, peut être comparé à l'implantation d'un immense jardin sur un terrain pierreux et inculte. Avant de tracer des chemins, de créer des pelouses, de planter des fleurs, il faut tout d'abord défricher, sarcler, râtisser, passer chaque once de terre au crible, arroser. Ceci fait, l'on n'est pas encore au bout de ses peines. Les jeunes pousses sortant de terre demandent des soins et chacune ne donnera pas une plante vigoureuse. Et chaque jardinier n'est pas sans autre à la hauteur de sa tâche; tel ou tel ne saura pas prendre soin de l'espace du jardin qui lui est confié. C'est ainsi que, faisant le tour du domaine, le jardinier en chef découvrira ça et là, parmi tant d'autres qui promettent de croître, une plante en train de se faner qu'il devra arracher et remplacer. C'est une tâche parfois ingrate que de créer un jardin; les résultats ne correspondent pas toujours aux peines et aux efforts et pourtant, il dépend de la patience dont feront preuve aux débuts ceux qui en ont la responsabilité, que ce jardin prospère et porte plus tard des fleurs et des fruits en abondance.

Entre-temps, le délégué a continué de pointer ses chiffres: « — *Sur le plan financier », nous dit-il, « nous tirons encore le diable par la queue. Mais après la vente d'insignes, au mois de mai prochain et l'émission probable, à la même époque, de timbres spéciaux avec surcharge au profit du Croissant-Rouge marocain, la situation espérons-nous, devrait s'améliorer. Quoiqu'il en soit, nous avons suffisamment d'argent en caisse pour régler les prochains salaires du personnel marocain.* »

Peu avant midi, le téléphone sonne: le Conseiller suisse attaché au Ministère marocain pour le développement, le Neuchâtelois Vaucher et sa femme nous invitent à déjeuner chez eux. Au Maroc, en effet, l'hospitalité est incroyablement simple: un coup de téléphone peu avant midi et une demi-heure plus tard l'on s'assied à une table richement garnie. Cinq invités dans un ménage de deux personnes!

Pendant le repas, notre hôte nous parlera, entre autres, du temps qu'il passa en Egypte pendant la Deuxième Guerre mondiale, en qualité de délégué du Comité international de la Croix-Rouge et quand, à l'heure du café noir, René Gardi et Edouard Reinhard, ces deux grands connaisseurs de l'Afrique, s'engageront dans une discussion animée touchant aux problèmes ethnologiques et sociaux de ce continent, ce dernier pénétrera dans son immensité dans la petite salle à manger et nous apparaîtra dans toute sa complexité et sa fascination.

17 novembre 1965:

Une aube grise se lève sur Rabat. Un arc-en-ciel! Pour les croyants: une bénédiction d'Allah. Le Maroc célèbre aujourd'hui le dixième anniversaire de son indépendance. Devant la tribune du jeune roi, 12 000 soldats vont défiler et les officiers de haut grade appartenant aux délégations militaires étrangères qui participeront aux festivités de la capitale, sont réunis dans les salons luxueux de l'Hôtel Tour Hassan.

Assis à la terrasse d'un petit restaurant, sur l'un des boulevards du quartier des affaires, nous regardons passer la foule qui se hâte vers l'avenue de la Victoire pour s'assurer des places d'où l'on pourra apercevoir la tribune royale.

De jeunes femmes vêtues à la mode occidentale trottinent sur leurs talons-aiguilles à côté de matrones en djellabas sombres, de Berbères non voilées aux turbans multicolores et des jeunes gens en élégants complets-vestons dépassent un patriarche portant burnous dont les babouches claquent sur l'asphalte. Cette foule qui passe, c'est le mélange bariolé du siècle passé et du modernisme parfois outrancier que l'on rencontre aujourd'hui dans toutes les grandes villes africaines, où la nouvelle génération tente de se détacher des traditions ancestrales. Une synthèse? Il nous semble. Des femmes qui paraissent de bonne famille et de rang social élevé ont, dans leur habillement, réussi à joindre le modernisme à la tradition, portant l'ancienne djellaba d'une manière toute nouvelle, un petit foulard coquettement noué sur leurs cheveux, coiffés au goût du jour. Puisse le Maroc trouver dans d'autres domaines un moyen aussi heureux de lier les us traditionnels aux coutumes modernes.

Après le déjeuner, René Gardi qui attendait ses compagnons de voyage venus par la route, à travers la France et l'Espagne, nous annonce leur arrivée. Il décide de partir aussitôt pour Meknès où nous le rejoindrons demain pour continuer ensuite notre route en direction d'Azrou, dans le Moyen-Atlas.

18 novembre 1965:

A Azrou, où la Landrover de Gardi nous a précédés, un essaim d'enfants entoure la voiture et attribuent une nouvelle signification à l'écusson suisse de la plaque minéralogique; pour eux: « La Croix-Rouge suisse », sans autre discussion.

Nous repartons. Notre voiture précède la Landrover. Peu après Azrou, qui se trouve déjà à 1200 mètres d'altitude, commence la route qui de tournant en tournant nous conduira vers les chaînes montagneuses du Moyen-Atlas. Nous passons le Col du Zad: 2178 mètres. Entre les cimes s'étendent de larges vallées. Dans une de ces vallées, nous quittons la route asphaltée pour emprunter une piste caillouteuse qui nous conduira à un lac de montagne. Sur ses rives, il y a de cela cinq ans, les volontaires du Croissant-Rouge marocain, alors au service de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, venaient suivre les cours de formation d'une semaine qui se donnaient sous tentes. Nous faisons une halte et sortons un panier de pique-nique. Le soleil brille mais le vent froid nous contraint vite à endosser nos windjacks. Rien d'autre ne pousse ici que de l'herbe drue dont les touffes épaisses sur la terre rouge sont

Nous sommes en hiver, le nombre des mouches est bien moins important que pendant la saison chaude. Pourtant dans les oasis, hommes et bêtes sont continuellement importunés par ces insectes. L'une des principales tâches que prendra en mains le Croissant-Rouge marocain ces prochaines années sera de trouver les voies et les moyens permettant de lutter contre ce fléau si dangereux pour la santé de la population.

A Erfoud, petite ville cachée dans l'oasis, les débordements du fleuve Ziz ont détruit en quelques minutes 1299 habitations. Tout un quartier de la localité n'est plus qu'un champ de ruines. *Photos René Gardi*

comme des îles dans la mer. Après Midelt, chef-lieu de district, la route remonte jusqu'au Col du Talghemt, à 1947 mètres. Nous sommes déjà dans le Haut-Atlas. La route longe la gorge profonde d'une rivière. A l'horizon, pas une hutte, pas un troupeau, rien. C'est le silence, la solitude.

Il nous faudra attendre le deuxième contrefort du Haut-Atlas pour apercevoir enfin un Ksar, un groupe de maisons, un cours d'eau. C'est l'Oued, le fleuve Ziz que nous allons suivre jusqu'aux frontières du Sahara. Le délégué de la Croix-Rouge fait halte. Je connais cet endroit. C'est ici, en effet, qu'il y a 4, 5 ans, à « l'époque héroïque », le paysan Si Mustapha avait coutume de se poster chaque mois, des heures durant. Il faisait partie de l'équipe de la Ligue qui tous les mois, 14 jours durant, faisait la tournée des groupes de réfugiés algériens résidant dans la région pour leur remettre leurs rations mensuelles de vivres. Les trois membres de l'équipe domiciliés à Midelt avaient coutume de retrouver Si Mustapha ici, au bord de cette route isolée; ils l'embarquaient dans leur jeep en direction de Ksar-Es-Souk, où se trouvait le quartier général de l'équipe de distribution et, 14 jours plus tard, le ramenaient à son port d'attache.

— *Je ne passe jamais par ici,* nous dit le délégué Croix-Rouge, *sans aller saluer Si Mustapha qui habite tout près d'ici avec ses trois femmes et sa bande de gosses. Il ne me pardonnerait pas de l'oublier un jour car bien qu'il vive à l'écart de tout, il ne manquerait pas d'apprendre que j'ai passé au Tafilalet.*

Et tandis que nous gravissons le sentier qui mène à la demeure de Si Mustapha, Edouard Reinhard nous dépeint le coin de paradis que ce dernier s'est créé: non seulement une maison et une vaste grange, mais aussi un moulin desservi par l'eau du fleuve voisin. Tout un réseau de canaux irriguent son verger auquel il voue ses meilleurs soins. Les prés et les champs sont arrosés aussi et leur valeur croît d'année en année, en même temps que grandit son petit troupeau de vaches. Un bon garçon, calme et travailleur, que ce Si Mustapha.

Il nous accueille dans sa meilleure pièce. Au temps des distributions, nous l'appelions « l'âme du thé » car

personne mieux que lui ne savait préparer le thé de menthe avec plus de soin et de sérieux. De même aujourd'hui, s'affaire-t-il déjà autour de sa théière et de ses ustensiles de cuivre et d'étain pour servir bientôt à ses hôtes la boisson chaude, sucrée, parfumée.

Nous regardons dans la cour: le moulin est endommagé, les arbres fruitiers sont déracinés. Les champs et les prés sont pareils au désert. Les canalisations d'eau n'existent plus.

— *Si Mustapha, qu'est-il donc arrivé à ton paradis?* Résigné, Si Mustapha hoche la tête: *« Inch'Allah. L'Oued Ziz... il a tout abîmé. »*

Pas un mot de plainte. Pas une demande d'aide. Inch'Allah. Comme Dieu le veut. Si Mustapha, tout simplement, recommencera tout à ses débuts. Calme, confiant, fidèle. Quel exemple!

Dès à présent et jusqu'au Sahara, nous ne verrons plus rien d'autre que les ravages causés il y a deux semaines sur plus de 70 km de long par le fleuve Ziz. Des Ksour entiers sont détruits. De longs tronçons de routes sont défoncés par les eaux. A Ksar-Es-Souk, le chef-lieu de la province, nous décidons de repartir immédiatement pour Erfoud, une petite ville cachée au milieu de l'oasis.

19 novembre 1965:

Bouleversés, nous regardons le champ de ruines qui s'étend autour de nous: à perte de vue, ce ne sont qu'habitations endommagées sinon détruites. Le 7 novembre, il y a 12 jours exactement, 1299 maisons d'Erfoud ont été anéanties en quelques minutes par les débordements du fleuve. Sous les débris, se trouvent tous les biens des familles qui vivaient ici il y a peu de temps encore. Nous passons par des ruelles toutes crevassées, soulevant des nuages de poussière. Hommes, femmes, enfants fouillent les décombres avec l'espoir de retrouver quelque chose de leurs biens. Efforts vains! Les cadres de lit déterrés sont tordus, rouillés; les matelas regorgent d'eau. Un vieillard tente de rassembler des morceaux de bois cassés: son bahut. Une femme retire de la terre une marmite, la regarde et la rejette avec un soupir. Avec ce qui reste des battants de portes, de fenêtres on fait de petits tas de bois à brûler: tout ce qui demeure de leur maison. Tout ce qui leur reste! Des centaines de personnes errent parmi les ruines. Les seuls bruits que l'on entende sont celui d'un morceau de métal rejeté à terre, du craquement d'un morceau de bois. Les hommes, les femmes, les enfants travaillent en silence, un terrifiant silence.

Le président de la section du district d'Erfoud du Croissant-Rouge marocain, Hadj Hassan Tahar, en compagnie duquel nous visitons la ville, s'arrête devant un monceau de débris: *« C'était ma maison »*, dit-il simplement.

Nous rendons visite aux quelque 7000 habitants d'Erfoud demeurés sans abri; ils sont hébergés dans les locaux du Croissant-Rouge marocain, dans le bâtiment d'école, dans les dépôts des autorités. Quelques familles ont trouvé accueil chez des parents ou des amis. Ils bénéficient journellement de vivres équivalant à trois repas. Ils dorment sur des paillasses et manquent de couvertures. La plupart des enfants souffrent de refroidissements, car les nuits sont déjà très froides.

Aux environs de midi nous nous rendons chez le Super-Kaïd et le Kaïd, tandis que René Gardi et son équipe tournent un film documentaire sur les méfaits des inondations. En buvant une tasse de thé dans le bureau du Kaïd, nous apprenons d'autres détails encore sur la catastrophe:

Au début du mois de novembre dernier, des pluies diluviennes se sont abattues sur la région saharienne de la province de Ksar-Es-Souk où ne tombent généralement pas plus de 7 cm de pluie par année. De mémoire d'homme on n'a jamais vu autant d'eau tomber du ciel dans la région. Le 6 novembre, le volume des deux rivières Ziz et Ghéris était si important que le Gouverneur de la Province pria par téléphone les autorités des agglomérations menacées de prendre d'urgence des mesures préventives. Cet ordre arriva juste à temps, car une heure plus tard déjà les lignes téléphoniques étaient coupées et chaque commune dut dès lors agir de sa propre initiative.

Dans toutes les localités et tous les Ksour situés aux abords des cours d'eau, l'on évacua sans retard les vieillards, les femmes et les enfants vers des régions moins menacées: dans les dunes ou sur des collines. Ils y étaient à l'abri des débordements des rivières mais non à l'abri des chutes de pluie qui persistaient et du froid. Les hommes et les jeunes gens creusèrent des fosses pour permettre aux eaux de se déverser dans l'Hammada, le désert de pierres. Ils remplirent aussi des sacs de sable pour consolider les murs des maisons. Grâce à ces précautions, plusieurs Ksour furent épargnés du pire. Tel ne fut cependant pas le cas partout et c'est ainsi notamment que les Ksour et les palmeraies des arrondissements d'Erfoud, de Goulmina, de Ksar-Es-Souk et de Rich eurent à déplorer de très grandes pertes.

A 15 km d'Erfoud, un véritable barrage fait d'arbres déracinés et de débris de toute sorte retenait les eaux derrière le pont d'Amon qui sous la pression menaçait de céder d'un instant à l'autre.

Lorsque cette nouvelle parvint à Erfoud, les vieillards, ainsi que les femmes et les enfants se trouvaient déjà en sécurité. De même les malades avaient-ils été transférés de l'Hôpital à l'Hôtel « Gîte d'Etape », sis sur une petite éminence proche d'Erfoud. Mais restaient les hommes et les jeunes gens qui eurent tout juste le temps de se mettre à l'abri lorsque, selon les prévisions, le pont céda et que des trombes d'eau se déversèrent sur la ville anéantissant les maisons faites de boue séchée. A Erfoud uniquement: 1299 habitations en ruines. Il a suffi de quelques minutes.

Des ruines aussi tout au long des 70 km sur lesquels coulent les rivières Ziz et Ghéris.

Les pertes en vies humaines? Le Tafilalet dénombre 17 morts. Il y en aurait eu des milliers si les précautions nécessaires n'avaient été prises à temps.

La liste des communes victimes des inondations s'allonge de jour en jour: 25 000 sans-abri au Tafilalet, 365 vaches, 3379 moutons, 127 chèvres et 69 chameaux ont été noyés; 75 000 oliviers et 20 000 dattiers déracinés, près de 10 000 hectares de cultures détruites, toutes les routes coupées sur plusieurs tronçons, les ponts sont endommagés.

C'est la quatrième catastrophe qui s'est abattue sur le Tafilalet en 1965. Au mois de janvier, une période de gel et des chutes de neige avaient détruit les dattiers de plusieurs Ksour. En octobre, une maladie à virus tua le 85 % des ânes et des chevaux. En novembre, nous venons de le voir, ce furent les pluies puis les inondations qui, outre les dégâts auxquels nous avons fait allusion déjà, ont détruit aussi le 90 % de la récolte de dattes, soit la principale nourriture des habitants pendant les mois d'hiver.

Néanmoins, la population de ces oasis si cruellement frappées au cours de ces derniers mois accepte ces différents coups du sort avec une dignité remarquable. Personne ne se plaint, alors que beaucoup ont perdu la totalité de leurs biens.

Maintenant, les autorités se demandent comment la vie pourra continuer.

(La suite de ce reportage paraîtra dans le numéro 4 du 15 juin 1966 de notre Revue.)